



MARK
GALEOTTI

Brève
histoire de
la Russie

NOUVELLE POSTFACE

Champs histoire

Mark Galeotti

BRÈVE HISTOIRE
DE LA RUSSIE

Comment le plus grand pays
du monde s'est inventé

Traduit de l'anglais par Thierry Piélat

Postface inédite, 2022

Champs histoire

*Édition française réalisée avec le concours
de l'historien Pierre Gonneau,
professeur en histoire et civilisation russe
(Université Paris-Sorbonne).*

Titre original :

A Short History of Russia : From the Pagans to Putin

Éditeur original : Ebury Press, Penguin Books.

© Mark Galeotti, 2020

© Flammarion, 2021, pour la traduction française

© Flammarion, 2022, pour l'édition « Champs »

ISBN : 978-2-0802-9053-3

« La Russie a un certain avenir ;
seul son passé est imprévisible. »

Proverbe soviétique

NOTE SUR LA LANGUE

Le russe peut être translittéré de plusieurs manières. J'ai choisi la plus euphonique possible, sauf quand des formes sont trop établies pour qu'il vaille la peine de les modifier : par exemple, « Gorbatchev », au lieu de « Gorbatchov », plus exact phonétiquement. La langue est intrinsèquement politique, puisque la façon dont nous parlons de quelque chose conditionne notre manière de la penser. Cela est devenu particulièrement évident dans la période post-soviétique, les États affirmant leur indépendance par rapport à la métropole et, du même coup, leur autonomie linguistique. Ainsi, la capitale de l'Ukraine est de nos jours appelée Kyiv. J'ai cependant conservé Kiev pour la désigner avant 1991, et non pas pour contester la revendication de l'Ukraine à l'indépendance, mais pour refléter dans quelle mesure elle participait naguère d'un ordre politique slave, puis russe, plus vaste. Enfin, j'ajoute un « s » final pour le pluriel, au lieu du « y » ou du « i » corrects. Toutes mes excuses aux puristes.

INTRODUCTION



Le plus vieux livre de Russie ¹ ne parle pas d'une seule voix. Tantôt il rugit et gémit, tantôt il geint et se plaint, rit ou sourit, prie et supplie, et ce d'une voix de plus en plus chuchotée. En juillet 2000, au cours de leurs fouilles dans l'un des plus anciens quartiers de l'une des plus vieilles villes de Russie – Novgorod, appelée jadis Novgorod la Grande –, des archéologues ont découvert trois tablettes de bois recouvertes de cire, reliées jadis sous forme de livre. Selon la datation au carbone et d'autres évaluations, celles-ci remonteraient à 988-1030 ap. J.-C. Deux psaumes sont gravés dans la cire. C'est un palimpseste : un support réutilisé maintes fois au fil des décennies et sur lequel les inscriptions antérieures peuvent être retrouvées. Ainsi, le travail de bénédictin effectué par le

1. Il s'agit du *Codex de Novgorod*, exhumé le 13 juillet 2000.

linguiste russe Andreï Zaliznyak a-t-il mis au jour un nombre ahurissant de textes qui furent tracés dans cette cire, des milliers, depuis les « Instructions spirituelles données au Fils par un Père et une Mère », au début de l'Apocalypse de Jean, jusqu'à un alphabet slavon de l'Église, et même un traité « Sur la Virginité ». Tout à fait normal !

UN PEUPLE PALIMPSESTE

La Russie est un pays sans frontières naturelles, ni peuple unique, ni véritable identité. Ses dimensions sont stupéfiantes : elle couvre onze fuseaux horaires, depuis le glacis européen de Kaliningrad, maintenant coupé du reste de la mère patrie, jusqu'au détroit de Béring, à 82 kilomètres à peine de l'Alaska. Si l'on y ajoute l'inaccessibilité à beaucoup de ses régions et l'éparpillement de sa population, cela contribue à expliquer pourquoi il a été si difficile de la diriger et pourquoi ses souverains ont si souvent redouté d'en perdre la maîtrise. Lors de l'un de mes séjours dans ce pays, j'ai rencontré un agent retraité du KGB qui m'a fait cet aveu : « Nous avons toujours pensé que c'était tout ou rien : ou bien nous

tenions le pays fermement, ou bien il se désagrégeait. » À n'en pas douter, ses prédécesseurs, des premiers princes du Moyen Âge aux officiers du tsar, ont eu à peu près les mêmes préoccupations – et les fonctionnaires de Poutine, malgré tous les progrès des communications modernes, ne font pas exception.

Située au carrefour de l'Europe et de l'Asie, la Russie est toujours l'« autre » de tout le monde : asiatique aux yeux des Européens, et européenne pour les Asiatiques. Son histoire a été façonnée de l'extérieur. Elle a été envahie par des peuples du dehors, des Vikings aux Mongols, des chevaliers de l'ordre teutonique aux Polonais, des armées napoléoniennes aux légions hitlériennes. Même lorsqu'elle n'était pas assiégée, la Russie était modelée par des forces culturelles extérieures, et elle a toujours eu le regard tourné au-delà de ses frontières, en quête de capital culturel ou de nouveautés techniques. Elle a en outre réagi à son absence de frontières bien définies par un processus continu d'expansion, ajoutant de nouvelles identités ethniques, culturelles et religieuses au cocktail déjà existant.

Les Russes sont donc eux-mêmes, si l'on peut dire, un peuple palimpseste, citoyens d'une nation patchwork

qui, plus que la plupart des pays, manifeste ces influences extérieures dans tous les aspects de la vie quotidienne. Leur langue en porte témoignage. Ainsi, le mot désignant une gare de chemin de fer est *vokzal*, d'après la gare londonienne de Vauxhall, résultat d'une malencontreuse traduction due à une délégation russe subjuguée par la capitale anglaise au XIX^e siècle. À l'époque, l'élite du pays parlait français, si bien que les Russes continuent de ranger leurs *bagazh* au-dessus de la *koushette* de leur wagon-lit. À Odessa, dans le sud, les rues portent des noms en italien car c'était la langue commerciale usuelle de la mer Noire ; au Birobidjan, à la frontière chinoise, on parle yiddish depuis les années 1930, du temps où Staline encourageait les Juifs soviétiques à s'y établir¹. Dans le kremlin fortifié de Kazan, une cathédrale orthodoxe jouxte une mosquée, tandis que, dans le Grand Nord, les chamans bénissent les oléoducs.

Certes, tous les peuples sont plus ou moins des amalgames de religions, de cultures et d'identités. À une

1. Il ne reste quasiment plus rien de cette république juive du Birobidjan, qui fut un échec.

époque où le curry est devenu le plat favori des Britanniques, où l'Académie française poursuit sa bataille d'arrière-garde pour empêcher la contamination du français par des mots étrangers et où plus d'un citoyen des États-Unis sur huit est d'origine étrangère, c'est une réalité incontestable. Mais trois faits sont frappants en Russie. Le premier est l'ampleur et la diversité de ce chapardage dynamique d'influences extérieures. Le second est la manière particulière dont les couches successives se sont superposées pour créer ce pays et cette culture-là. Toutes les nations sont composites, mais les ingrédients et la façon dont ils se mélangent varient beaucoup. Le troisième fait, enfin, est la manière dont les Russes ont eux-mêmes réagi à ce processus.

Conscients de cette identité fluide et mêlée – et souvent embarrassés par elle –, les Russes ont produit en réaction toute une série de mythes nationaux pour la renier ou la célébrer. De fait, les fondements mêmes de ce pays que nous appelons maintenant la Russie sont enveloppés dans un roman national flatteur, comme nous le verrons au chapitre 1, par la réécriture de l'invasion viking, au point de faire croire que les conquies avaient eux-mêmes invité leurs conquérants. Depuis, les

légendes se sont succédé, qu'il s'agisse de la façon dont Moscou est devenue chrétienne et la « Troisième Rome », berceau de la vraie chrétienté (après que la première fut tombée aux mains des Barbares et la deuxième, Byzance, entre celles des musulmans), ou encore de la tentative actuelle du Kremlin de présenter la Russie comme le bastion des valeurs sociales traditionnelles, ultime rempart contre un ordre mondial dominé par les Américains.

RETOUR VERS LE FUTUR

Au XIII^e siècle, les Mongols ont conquis la Russie, mais, lorsque leur pouvoir déclina, leurs alliés collaborateurs les plus efficaces, les princes moscovites, se réinventèrent comme les grands champions de la nation. Les souverains russes ont maintes fois revu et corrigé le passé pour édifier l'avenir qu'ils souhaitaient, en exhumant à cet effet les mythes et symboles culturels ou politiques selon leurs besoins. Les tsars se sont approprié les symboles de la glorieuse Byzance, à ceci près que, dans leur cas, leur aigle à deux têtes regardait aussi bien vers l'ouest que vers le sud. Au fil des siècles, les relations complexes

de la Russie avec l'Occident sont devenues de plus en plus déterminantes. Parfois, cela signifiait adopter des idées et adapter des valeurs comme l'ont fait par exemple Pierre le Grand, en imposant aux Russes de se raser le menton (ou de payer une taxe spéciale sur la barbe), ou, plus tard, les Soviétiques, en bâtissant toute une société sur leur propre conception d'une idéologie que Karl Marx avait envisagée pour l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Parfois, cela s'est traduit par un rejet acharné des influences occidentales, quitte à revoir le passé, en ignorant par exemple les témoignages archéologiques attestant que le pays avait pour origine les invasions vikings. Pourtant, tout cela n'a jamais signifié ignorer l'Occident.

Aujourd'hui, afin de trouver un schéma narratif qui lui permette de prendre à l'Ouest ce qui lui plaît – téléphones portables et penthouses londoniens, tout en échappant à l'impôt progressif sur le revenu et à la loi –, une nouvelle élite tente une fois encore de se définir à sa guise – elle et son pays. Cependant, cela ne se fait pas toujours avec succès et à la convenance de ses protagonistes : avec le temps, la Russie en est venue à s'interroger non tant sur sa place dans le monde que sur la façon dont le monde la traite.

Ce questionnement est au cœur du processus qui a conduit à l'ascension de Vladimir Poutine et à son évolution, d'un pragmatiste doué d'une certaine ouverture d'esprit qu'il était en un leader nationaliste belliqueux, annexant la Crimée en 2014 et déclenchant un conflit non déclaré dans le sud-est de l'Ukraine. La Russie est devenue un pays où la réinvention du passé est non seulement un passe-temps national, mais aussi une véritable industrie. Des expositions font remonter la politique actuelle à l'époque médiévale, comme si elle avait évolué sans connaître de ruptures. Les rayons des librairies ploient sous les histoires révisionnistes, et les manuels scolaires sont mis en conformité avec ces nouvelles orthodoxies. Les statues de Lénine coudoient celles des tsars et des saints, comme s'il n'y avait aucune contradiction entre les différentes visions de la Russie qu'ils incarnent.

Le propos de ce livre est donc d'explorer l'histoire de ce pays fascinant, étrange, glorieux, capable du meilleur comme du pire, exaspérant, sanglant et héroïque, en particulier par le biais de deux problèmes connexes : la manière dont les multiples influences étrangères ont façonné la Russie, cette nation « palimpseste », et la

façon dont les Russes s'en sont accommodés grâce à un ensemble de constructions culturelles, écrivant et réécrivant leur passé pour comprendre leur présent et tenter d'influer sur leur avenir ; et comment, en retour, cela a déteint non seulement sur leur entreprise incessante de construction de la nation, mais aussi sur leurs relations avec le reste du monde. Ce livre est écrit non pour les spécialistes, mais pour quiconque s'intéresse aux dessous de l'histoire d'un pays qui peut tout à la fois être jeté aux oubliettes comme relique chaotique d'un empire défunt et considéré comme une menace existentielle pour l'Occident.

En condensant dans ce court ouvrage un millénaire d'une histoire pleine de rebondissements et bien souvent sanglante, il m'a fallu la dépeindre parfois à gros traits. En compensation, on trouvera à la fin de chaque chapitre un guide pour des lectures beaucoup plus érudites. Ce livre ne prétend pas en effet être une étude exhaustive et détaillée de la Russie, mais cherche plutôt à suivre les splendeurs et misères récurrentes de cette nation extraordinaire et à saisir comment les Russes ont compris, expliqué, mythifié et réécrit leur histoire.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES

Sur le millénaire écoulé de l'histoire russe, quelques bons livres recommandables pour l'élégance particulière de leur approche ou l'originalité de leur style ne manquent pas. Je n'en citerai que quelques-uns. *Russian History : A Very Short Introduction* de Geoffrey Hosking (Oxford University Press, 2012) est exactement ce qu'il prétend être. Œuvre de journaliste plus que d'érudit, *Russia : A 1 000-Year Chronicle of the Wild East* de Martin Sixsmith (BBC, 2012), vivant et d'une lecture aisée, donne une bonne vue d'ensemble. *Natasha's Dance : A Cultural History of Russia* d'Orlando Figes (Penguin, 2003) s'attache surtout aux deux derniers siècles, mais reste un tour de force. Si une image vaut un millier de mots, une carte en représente au moins autant, et le *Routledge Atlas of Russian History* de Martin Gilbert (Routledge, 2007) est d'une consultation très commode. L'histoire s'écrit aussi dans la pierre ; ainsi, dans son remarquable *Red Fortress : The Secret Heart of Russia History* (Penguin, 2014), Catherine Merridale fait du Kremlin un protagoniste de l'histoire russe.

- Gonneau, Pierre, Lavrov, Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie : histoire de l'Europe orientale 730-1689*, Paris, PUF, 2012.
- *Sainte Russie : l'art russe des origines à Pierre le Grand*, sous la direction de Durand, Jamic, Clavien, Renata, Giovanonni, Dorota, Rapti, Ioanna, Sanosgy, Paris, 2010
- Traimond, Vera, *Architecture de la Russie ancienne*, Paris, Hermann, 2003, 2 vol.

1. "CHERCHONS UN PRINCE QUI PUISSE RÉGNER SUR NOUS"

Viktor Vasnetsov, Arrivée de Riourik au Ladoga en 862
(illustration, 1909)



- 862** Arrivée de Riourik, naissance de la nouvelle nation Rus'
- 882** Oleg prend Kiev et y déplace sa capitale, qui était Novgorod
- 980** Vladimir le Grand devient grand-prince de Kiev
- 988** Vladimir décrète la conversion au christianisme orthodoxe
- 1015** La mort de Vladimir déclenche des luttes successorales
- 1036** Iaroslav le Sage règne sur toutes les terres Rus'
- 1054** La mort de Iaroslav déclenche des luttes successorales
- 1097** Pacte de Lioubetch
- 1113** Vladimir Monomaque devient grand-prince, à la requête de la population de Kiev

La représentation par Viktor Vasnetsov (1848-1926) de l'arrivée du prince Riourik sur les berges du lac Ladoga est un classique du genre. Le *Récit des temps passés ou Chronique primitive* au XII^e siècle, meilleure source dont nous disposons sur cette époque, évoque les escarmouches entre les tribus slaves dispersées dans ce qui deviendra la Russie, et les Varègues – nom donné aux Vikings de Scandinavie – qu'ils tentaient de chasser de leur pays. Mais lorsque les Tchouds, les Mériens, les Radimiches, les Kriviches et les myriades d'autres clans et de tribus tentaient de s'auto-gouverner, il n'en résultait rien d'autre que des guerres. Incapables de s'accorder sur les questions de préséance, de protocole et de territoire, ceux-ci se tournèrent à nouveau vers les Varègues pour trouver un prince parmi eux : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a en lui aucun ordre. Venez nous gouverner et régner sur nous. »

Ils obtinrent Riourik (r. 862-879), dont les descendants formeront la dynastie des Riourikides, qui gouvernera la Russie jusqu'au XVII^e siècle. L'artiste russe Vasnetsov le montre débarquant de son long drakkar à proue de dragon, emblématique des navires vikings, sur la rive du lac Ladoga, escorté de ses frères et de sa suite, une hache à la main pour souligner son caractère de prince guerrier. Il est accueilli, littéralement les bras ouverts, par une délégation de ses nouveaux sujets et par des cadeaux.

Le tableau est très évocateur, fidèle à la légende jusque dans les moindres détails, des casques coniques vikings aux broderies traditionnelles des vêtements slaves. Il est aussi habilement symbolique, par la représentation des tributs qui servent à créer le lien entre le nouveau souverain et ses sujets. Mais ce tableau est aussi tout à fait trompeur.

L'ARRIVÉE DES RIOURIKIDES

Certes, Riourik a existé, peut-être en la personne de Rorik de Dorestad, un Danois ambitieux dont les raids mirent Louis le Pieux, roi des Francs, tellement en

fureur qu'il le bannit en 860. Cela coïncide d'ailleurs avec la date de l'arrivée de Riourik – en général fixée entre 860 et 862 – et celle de sa disparition des chroniques occidentales. Les commerçants-maraudeurs scandinaves connaissaient depuis longtemps les terres des Slaves, notamment dans leur quête de nouvelles routes commerciales en direction de Miklagarðr, la « Grande Cité » – Byzance, capitale de l'Empire romain d'Orient, l'actuelle Istanbul – plus loin au sud. La garde d'élite varègue de l'empereur byzantin était d'ailleurs composée de mercenaires scandinaves.

Ainsi, lorsque Rorik de Dorestad se retrouva déposé dans son pays, pourquoi ne se serait-il pas taillé une nouvelle principauté dans ces territoires ? Il commença par bâtir un fort au bord du lac Ladoga, là où lui et ses hommes avaient débarqué, et ne tarda pas à s'emparer d'un comptoir commercial à l'intérieur des terres pour établir une base. Il l'appela Holmgarðr, mais ce lieu allait être plus connu sous le nom de Novgorod (« Nouvelle Ville »), l'un des grands centres urbains de la vieille Russie. Les preuves qu'il ait été « invité » par les autochtones font, hélas, défaut.

L'aventure de Riourik s'inscrit dans un mouvement général des Scandinaves vers le sud et l'est. Il s'agissait parfois de marchands, mais le plus souvent d'envahisseurs dans des territoires hostiles, âprement en lutte les uns contre les autres, et pas seulement avec les locaux. Le chroniqueur arabe du X^e siècle Ibn Rusta affirmera plus tard, sans doute avec quelque exagération, que les Vikings se méfiaient tellement les uns des autres et des populations environnantes qu'ils ne pouvaient sortir se soulager sans être accompagnés de trois compagnons en armes pour les protéger. Malgré les dangers, l'attrait exercé par ces pays était irrésistible.

Au sud et à l'est s'étendaient les plaines onduleuses de la steppe, domaine réservé à diverses tribus turques, nomades ou non, telles que les Bulgares et les Khazars. Elles exigeaient une redevance des tribus slaves voisines, comme les Polyanes (« gens des plaines ») qui vivaient aux alentours de la ville méridionale de Kiev, mais sans toutefois s'emparer de leurs terres ni s'y installer. Plus au sud-ouest trônait Constantinople, appelée Tsargrad, la « Ville de l'Empereur », par les Slaves. Celle-ci avait ouvert des comptoirs commerciaux jusqu'à la mer Noire, mais il lui manquait la volonté, les armées ou la motivation

nécessaires pour s'aventurer au nord. À l'ouest, les Magyars et les peuples slaves occidentaux, comme les Bohémiens, étaient en train de constituer leurs propres nations, sédentaires, dominées par les Germains.

Bref, c'était un territoire habité par des petites tribus et hérissé de villages – les Scandinaves l'appelaient Gardariki, le « pays des cités » – mais sans roi. Les Varègues pénétraient jusqu'à l'intérieur des terres en longeant de larges fleuves au courant rapide, notamment la Dvina et le Dniepr, la Volga et le Don – voies navigables virtuelles particulièrement adaptées aux raids et au commerce –, à bord de leurs drakkars à faible tirant d'eau, qu'ils portaient ou tiraient si nécessaire sur les distances relativement courtes. Ils pouvaient, par exemple, remonter la Neva, du golfe de Finlande au lac Ladoga, comme l'avait fait Riourik, et atteindre la source de la Volga, le plus long fleuve d'Europe. Après 5 ou 10 kilomètres de portage, les voyageurs pouvaient encore mettre le cap au sud jusqu'à la mer Caspienne. Dans ces pays, ils trouvaient du bois d'œuvre et de l'ambre, des fourrures et du miel, ainsi que la marchandise la plus lucrative de toutes : des esclaves. Surtout, ces routes commerciales menaient à Constantinople et directement au « Serkland », le Pays

de la Soie, dénomination courante des territoires musulmans situés à l'est. Les Scandinaves prélevaient des tributs sous forme de marchandises et de pièces d'argent sur les tribus du nord-ouest, jusqu'à ce que les insurrections de l'an 860 les chassent de leurs forts cernés par des palissades et les obligent à rentrer chez eux. Mais rien ne les empêcha jamais de revenir à la charge.

En effet, à peu près à l'époque où Riourik s'installait à Novgorod, deux autres aventuriers vikings, Askold et Dir, s'étaient emparés de la ville slave de Kiev, au sud-ouest, dont ils firent leur base pour un raid ambitieux, mais infructueux, sur Constantinople. D'autres Scandinaves avaient déjà essayé, certains ayant pillé les côtes méridionales de la mer Noire peut-être un demi-siècle plus tôt. Les Slaves nommaient ces conquérants scandinaves les Rus' (dérivé probablement du finnois *Ruotsi*, le nom que leur donnaient les Suédois), et c'est ainsi que naquit la terre rus'.

LES RUS' DE KIEV

À Riourik succéda Oleg (r. 879-912), son chef de guerre et le régent pendant la minorité de son fils Igor.

Oleg se montra aussi efficace qu'impitoyable : il captura et tua Askold et Dir, et prit Kiev en 882. Oleg en fit sa capitale, qui avait été jusqu'alors la froide et septentrionale Novgorod, et qui deviendra la ville dominante de la Rus' pendant des siècles. Avec Igor (r. 912-945), qui remplaça Oleg en tant que prince de Kiev, naquit véritablement la dynastie des Riourikides. Au fil du temps, les Rus' scandinaves, leurs Slaves et d'autres sujets se marièrent entre eux, métissant leurs cultures. À certains égards, cette fusion fut facilitée par les nombreuses similarités de leurs croyances païennes : par exemple, Perun, le dieu slave de la foudre, ressemblait au Thor des Scandinaves. De cette façon, dans les petites villes et les villages disséminés le long des principales voies fluviales, dans les forts comme dans les comptoirs commerciaux, une nouvelle nation était en train de naître.

Sous l'effet conjugué des conquêtes, du commerce, de l'expansion et des alliances, la puissance de Kiev s'accrut. Les raids lancés sur Constantinople et son territoire étaient souvent repoussés, mais Kiev conclut aussi des pactes en 907 et 911, dans lesquels la cité-État la plus grande du monde traitait l'ambitieuse Kiev, si ce



n'est sur un pied d'égalité, du moins comme une puissance digne de respect. Kiev mit sous sa coupe des tribus slaves comme les Sévérianes et les Dérevlianes, non sans y mettre le prix : Igor sera tué par ces derniers et vengé dans le sang par sa veuve, Olga.

Les Kiéviens ne manquaient cependant pas de rivaux. S'ils étaient restés des conquérants, des pirates et des commerçants, ce n'était pas seulement par avidité, mais aussi par nécessité. Au sud, une tribu nomade, les Petchenègues, montait en puissance et, à partir de 915, la *Chronique des temps passés*¹ décrit en détail leurs attaques de plus en plus fréquentes, en particulier sur les rapides du Dniepr, fleuve qui jouera un rôle capital dans le commerce et donc la prospérité des Rus', et dont la vallée était considérée par les Petchenègues comme leur terrain de chasse et de pâture estival. Loin au sud-est de Kiev, cette vallée est coupée transversalement par neuf crêtes granitiques. Au printemps, lorsque les fleuves débordent à la fonte des neiges, ces barrages

1. Ou *Chronique de Nestor*, nom du moine qui l'a compilée. C'est la plus ancienne chronique slave orientale que nous ayons. Il s'agit d'un texte qui retrace l'origine et l'histoire de la Rus' de Kiev.